

Mercredi 16 Janvier 08h00 [GMT + 1]

NUMERO 271

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



MPT – contre l'instrumentalisation de la psychanalyse

**L'appel des 10, mis en ligne le dimanche au soir, a déjà
recueilli 2000 signatures.**

Lire/signer la déclaration du 13 janvier 2013 : <http://www.lacanquotidien.fr/blog/declaration2013/>

▪ SOLLERS A ROME ▪

Intervention

Par Philippe Sollers



Je viens de voir à Rome un spectacle merveilleux : quatre militantes extraordinairement désirables du mouvement Femen se sont déshabillées héroïquement sur la place Saint-Pierre de Rome pendant l'Angélus, pourtant bien pacifique, du pape Benoît XVI célébrant la fête du Baptême du Seigneur. Ces femmes m'enthousiasment. Depuis les présentations historiques de Charcot à la Salpêtrière on n'a jamais vu un événement si vrai et si beau. Débrouillez-vous pour trouver ma préface aux *Démoniaques dans l'art* <preface-les-demoniaques-dans-l-art.html> de ce sublime français qui n'osait pas dire la vérité sur l'hystérie. Freud, qui, à l'époque, passait par là et qui n'avait pas encore été arrêté pour déviation grave par le ministre de l'Intérieur Michel Onfray, s'est tout de suite intéressé à ces phénomènes et en a tiré des conclusions qu'il vaudrait mieux, d'après notre grand philosophe national, sans cesse célébré dans *Le Point*, par Franz-Olivier Giesbert, oublier.

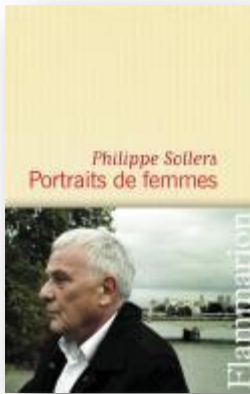
Courageuses Femen, je pense à vous : se déshabiller pour le pape, quelle volupté secrète! Il faut rendre hommage à votre patriotisme sexuel, et votre militantisme m'émeut jusqu'aux larmes. Suivez le grand philosophe Onfray dans sa croisade contre toutes les saloperies de Freud et de Sade ! Ces deux misérables écrivains sont, de toute évidence, des agents masqués de l'obscurantisme catholique. Vos corps nus les démasquent. Vous êtes à l'avant-garde d'une nouvelle pureté, que voudrait éliminer la pénible «manifestation pour tous » de Paris, sourdement homophobe, fascisto-catholique, qui, heureusement, disparaîtra dans la nuit socialiste.

Vive l'intervention militaire française au Mali ! Le président Hollande jalousait, depuis longtemps, Sarkozy, qui, aux Invalides sous la pluie, décorait avec un plaisir évident, des cercueils de soldats morts en Afghanistan. Vous aurez bientôt, chères Femen, et j'espère que vous vibrerez mieux qu'avec le pape, un Hollande extasié devant des cercueils de soldats français morts au Mali. Honni soit qui mal y pense !
Et vive le patriotisme sexuel !

Rome, dimanche, 13 janvier 2013, 19h14



[Pour voir la vidéo sur le site de Philippe Sollers](#)



Dans LQ N°266, nous avons annoncé que la sortie de « Portraits de femmes », livre de notre ami Philippe Sollers, paru chez Flammarion le 9 janvier 2013, serait accompagnée du vol léger d'une ribambelle de plumes que Lacan Quotidien a plaisir à susciter.

Nathalie Georges y a inauguré la reprise de la chronique « Gemmes » avec son texte « L'appel de la page » voici maintenant Catherine Lazarus-Matet, Philippe Hellebois, Aurélie Pfauwadel, Lilia Mahjoub et François Leguil. Bonne lecture !

▪ GEMMES ▪

Sollers, L'homme qui fait le mur

Par Catherine Lazarus-Matet

Dans *Portraits de femmes*, Sollers écrit n'avoir pas été recruté au sein du programme réservé aux hommes, ceux qui vont dans le mur, programmés pour la mort. Lui, il a sauté et saute toujours par dessus, programmé pour la vie.

« Entre l'homme et l'amour, il y a un monde. Entre l'homme et le monde, il y a un mur. » Ces vers d'Antoine Tudal, Lacan les a commentés. En accord avec le poète, il notait qu'entre l'homme et la femme il y a l'amour, que ça circule. Mais qu'entre l'homme et l'amour il y ait un monde, et puis un mur entre l'homme et le monde, il en déduisait que ce qu'on appelle l'homme croit connaître le monde au sens biblique, alors que ce n'est qu'un rêve de savoir. Le mur laisse intact le champ de la vérité.

Sollers, c'est autre chose. L'homme Sollers porte une fissure, une faille, il l'écrit ainsi : les femmes, et il tisse sa vie d'homme à partir de cette fissure.

Sollers, épris de vérité, a rencontré tout jeune le mensonge, le secret, le silence des femmes. J'ai lu son livre d'une traite comme s'il avait bien voulu m'en faire lui-même une lecture, silencieuse, où sa voix portait ses mots. Sa voix, le 5 janvier sur France-Culture, a fait entendre qu'il a très tôt écouté les femmes dans leurs dissimulations. Belle formule. Il ajoute qu'une amie à qui il demandait ce qui, pour elle, était le plus érotique, avait répondu : « Ah ! Mentir ! ». « Ah, c'est beau ça !... », ponctue-t-il, dans un soupir éloquent. Au journaliste qui interroge la vocation de l'écriture, si elle lui vient des femmes (sa mère, sa tante semblent n'avoir cessé de faire semblant de lire), il confie que « leur mensonge est plus vrai que la vérité ».



Au décours de son livre, il se demande pourquoi on garde peu le souvenir des femmes de *Femmes*. La réponse fuse pourtant à la lecture de *Portraits de femmes* : l'écrivain écrit ses femmes, écrit sur l'homme qu'il est, fait de ses multiples féminités. Sollers se veut peintre, peintre de l'amour, peintre de l'art qu'est l'amour. Or a-t-on jamais vu une femme et son portrait supplanter l'artiste ? *La Joconde*, oui, l'exception peut-être, sans pour autant oublier Vinci. Mais Manet, que l'on croise souvent, a-t-il été oublié et masqué par Berthe Morisot, ou le Titien par sa si belle *Femme à sa toilette* ? Non. Ni Dominique, ni Julia, pourtant magnifiques, ne resteront sur le devant de la scène. Ni Dominique-Cléopâtre. Ce livre écrit contre les hommes et pour les femmes, ce livre qui dit encore une fois que Sollers crée grâce à son amour des femmes, aurait pu s'intituler, par exemple, *Autobiographies d'amour*. Au pluriel. Ou *Autoportraits (d'amour) de Philippe Sollers*. Ou *Ecrivain d'amours*. Toujours au pluriel. Il a raison, malgré les risques de blessure, les femmes aiment souvent les hommes qui aiment les femmes.

Ici, le peintre crève l'écran de sa toile. Ça déborde de Sollers, ça respire de Sollers, ça transpire de Sollers à chaque mot, chaque ponctuation, de ses passions pourtant en théorie partageables (Venise, Mozart, l'île de Ré, des instants de nature, les villes, la peinture, les livres, et plus encore), de sa façon de réussir à écrire combien, lui, il sait expérimenter ce qu'aimer veut dire, et nous laissera en deçà. Il a le style pour ça. Ecrire produit l'amour, c'est son truc.

A propos de Cléopâtre, l'auteur écarte d'emblée le lecteur du film de Manckiewicz pour se délecter de Shakespeare. Mais je me souviens d'une réplique du film où, au moment où Cléopâtre apprend qu'Antoine a décidé d'entrer en guerre contre Octave, et lui demande ce qui lui arrive pour avoir pris ce parti funeste, la réponse d'Antoine en rage cingle : « Toi - voilà ce qui m'est arrivé ! ». Sa Cléopâtre, voilà ce qui lui est arrivé, à Philippe Sollers. Pas seulement, mais essentiellement. Et pas pour la mort. Il a pu le dire, ce livre l'a empêché de sombrer après la mort de cette femme aimée. Il se plaît à croire, espérer, que ce livre est enlevé. Enlevé, oui, car alerte, pétillant, sautillant, instruit, plein à ras bord de libido, de sensualité. Enlevé, oui, au trou noir de la mort. Enlevé aussi à l'ombre du silence, silence que l'écrivain aime pourtant dans l'amour. Sollers y est coquin, surprenant parfois, et touchant dans ses moments de vérité.

L'homme de lettres a aussi un corps qui semble ne s'être pas seulement étendu, tendu, alangui, sur des pages de cahier à noircir. C'est parce qu'ils s'écrivent qu'ils s'aiment, dit Sollers. L'écrit les lie, lui et elle. C'est ce qui le lie aussi à Stendhal. L'amour de la lettre qui le noue aux femmes. De la multitude de ses remarques sur les hommes, les femmes et l'époque, c'est, pour moi, ce qu'il sait faire passer, en écrivain, que le langage est là, au départ.

Chérubin pour la vie

Par Philippe Hellebois



Philippe Sollers poursuit, dans son dernier opus *Portraits de femmes*, l'exploration de lui-même commencée dans *Un vrai roman. Mémoires*. Il s'y était campé en chérubin, irrésistible chéri de ces dames, dont il avait, selon le mot de Casanova, « le suffrage à vue » – elles l'aiment dès le premier regard, et il n'a rien d'autre à faire qu'à les attendre, puis à dire *oui* ! S'il n'avait pas inventé le rôle, œuvre de ses demi-dieux Beaumarchais, Da Ponte et Mozart, il en a incontestablement prolongé la magie. Nous ne connaissons Chérubin qu'en fruit vert, jaloué par les hommes, et menacé par le temps – petit ange ne peut vieillir –, et découvrons, émerveillés, qu'un homme doué peut y vivre le reste de son âge.

Portraits de femmes ne conte plus la naissance de Chérubin, mais les grâces – en fait les qualités, sinon les vertus – des fées qui se sont penchées sur lui, et chose précieuse, éclaire l'art d'aimer par lequel il leur a répondu. Chérubin a toujours été fort demandé, voire même harcelé, – c'est son mot ! –, mais ne s'en est jamais inquiété, encore moins angoissé. Il y trouve plutôt l'occasion d'une formule lumineuse qu'il laisse, hélas, à l'état d'aphorisme : « Une femme qui a choisi de vous *occuper* est d'une ténacité redoutable. Elle n'attend évidemment aucune réponse, mais le vide décuple son offensive absurde. Qu'est-ce qu'elle veut ? Rien, *vouloir*. » Discernement, habileté – *sollers* oblige – sont donc des maîtres-mots. Les femmes sont des fées, c'est entendu, mais elles sont *doubles*, amies ou ennemies en alternance : « [...] les ennemies peuvent à l'improviste, devenir des alliées (et même les meilleures), les alliées peuvent se transformer en ennemies (les pires). »

À leur image, Chérubin se fait tout aussi ondoyant pour décider, la vie étant courte, qu'il s'agit d'en avoir plusieurs. Qui dit *vie* dit *femmes*, et l'art de les multiplier devient un véritable mode de vie, mouvant, compliqué, mais stable qu'il l'avait déjà évoqué de façon plus explicite dans « Le nouveau code amoureux » (*Éloge de l'infini*) : « [...] la bonne mathématique, c'est une femme, ou trois, ou cinq, ou dix, mais surtout *jamais deux*. »

La multiplicité des femmes est néanmoins organisée : d'un côté, elles sont *deux* quand même, la tante et la mère d'abord, auxquelles succèdent Dominique et Julia, et de l'autre une nuée de créatures dévouées à l'amour – il dit avoir un diplôme de bordel – parmi lesquelles se détachent la figure de son initiatrice Eugenia qu'il qualifie d'angélique – *Dieu* est femme, et Sollers prend manifestement au sérieux que le christianisme est la religion de l'amour. Avec les deux premières, les mères (?), Chérubin joue franc jeu : il ne fait pas l'homme, mais le fils, et, de plus, le recommande – « Faites-vous aimer comme un enfant, espèce d'homme. De là, viennent, parfois, des liens indéfectibles. » Chérubin est effectivement fin stratège il ne faut jamais corriger ses points faibles – enfer garanti –, mais développer ses points forts, d'autant plus que ce sont souvent les mêmes pris autrement.



Faire le fils n'a que des avantages puisque l'on apprend à vivre, soit à écrire et jouir, voire les deux en un. Les femmes sont des Muses « inspiratrices d'un aspect fondamental du réel » : Eugenia lui a fait découvrir le corps, son corps à lui ; Dominique, parmi bien d'autres choses, la discipline qui permet d'écrire – Chérubin, homme moderne, a manifestement tendance à attendre que les initiatives viennent de l'autre bord – ; Julia lui a donné envie d'être son mari, c'est-à-dire lui a fait découvrir l'Amérique où il n'est pas rare qu'il se fasse appeler *Monsieur Kristeva*. Heureux qui comme Sollers a compris combien il était vain de se battre contre soi-même – son surmoi dit *Jouis !*, et il obéit¹ –, son habileté suprême consistant à savoir jusqu'où ne pas aller trop loin.

Mais où va-t-il ? Cela vaudra la peine d'être vu, mieux de l'y accompagner, sachant la place qui est déjà la sienne, celle d'une voix, unique dans la France d'aujourd'hui, à donner un écho de la structure de tous à partir de lui-même. On sait que la littérature française est devenue égologique depuis Gide – que notre Sollers, hélas, n'aime guère alors qu'il ne fait aucun doute que Gide voit en lui son successeur ! –, cela fait la limite de son horizon, mais sans doute aussi, sa grandeur : « Sade, Laclos, Baudelaire, Balzac (*La fille aux yeux d'or*), Stendhal, Proust, Bataille, Céline, voilà l'occasion de rappeler, une fois de plus, que sans certains Français, on ne saurait pas grand-chose des forêts passionnelles.»

¹ Miller, J.-A., « Portrait de Sollers en rond de ficelle », *Le Nouvel Âne*, octobre 2007, n°7, p. 14-15.

La substance spéciale des femmes

Par Aurélie Pfauwadel

La vie est courte, et Sollers a décidé d'en avoir plusieurs : à côté de ses « vies parallèles mouvantes » et des multiples *amours contingentes*, il témoigne d'une double vie à la « stabilité, d'ailleurs compliquée ». Ses deux *amours nécessaires* : Dominique et Julia.



Dominique Rolin, « la plus belle femme que j'ai jamais rencontrée » (lui a vingt-deux ans quand elle en a quarante-cinq), avec ses yeux si bleus, sa voix, son rire cascasant. C'est celle qui lui a appris la stricte discipline de l'écriture, « la traversée de la vie et des apparences au bout des mots ». Celle par laquelle on

touche ce qu'aimer veut dire pour cet homme : *sacraliser* une personne dans son corps sensible et son intellect, au travers des méandres de l'existence, et jusqu'à la mort. Jusqu'au bout, il l'a aimée et accompagnée – séparation déchirante lorsqu'elle meurt, en mai 2012. Durant trente ans, il rejoignait incognito à Venise la belle Dominique, au printemps et à l'automne.

Et puis, il y a celle qu'il a choisie pour femme et qui lui donnera un fils : Julia



Kristeva, « drôle, passionnée, infatigable ». À son sujet, il est d'une pudeur et d'une discrétion remarquables. Ils ont songé un moment écrire un livre à quatre mains qui aurait pu s'appeler *Le Mariage considéré comme un des Beaux-Arts*. Mais ne souhaitant pas se poser en exemple, le secret de ce « rapport sexuel » inventé entre un homme et une femme sera finalement jalousement gardé.

Assurément, cela fascine. Comment ce « tourbillon intelligent », ce « délire parallèle » – mots de Baudelaire que Sollers aime à citer – a-t-

il pu *fonctionner* pendant plus de 40 ans ?

Car *Portraits de femmes* ne relate pas seulement l'« expérience véridique d'un homme avec des femmes » – ce qui, déjà, attise la curiosité – mais se présente comme le récit d'un homme *heureux* avec les femmes. Sollers ne vend pas ses angoisses, ses troubles ou ses embarras, comme certains romans sinistres ou autofictions d'aujourd'hui. Il écrit son *bon-heur* : sa *bonne chance* d'avoir rencontré quelques

« femmes-miracles », des trésors de femmes libres, qui se fichent de l'opinion, aiment l'écriture, la lecture, la musique, rire, lui. Contrairement à ce que l'on dit souvent, les gens heureux ont une histoire, et des corps qui osent penser et vivre.

Alors, comment s'y prenaient-ils ? L'idée de fidélité sexuelle n'a absolument aucun sens pour Sollers. L'authentique fidélité à un être n'est pas là. La question de la jalousie est évacuée en deux lignes, laissant le lecteur sur sa faim. La référence à Sartre et Beauvoir affleure, mais plutôt au titre de repoussoir : le contrat d'une totale transparence n'est pas son genre de came. Au contraire, la science du parallélisme et l'art du silence semblent requis. « La question consiste à ne pas inquiéter, alerter, blesser ». Le tact est le maître mot de cette affaire. Quant aux détails concrets des dits ou non-dits : nous n'en saurons rien !

Pas de déballage public ni de méthode, donc, mais Sollers délivre volontiers quelques conseils au jeune débutant : « En tant qu'"homme", vous avez gagné, si, en plus de l'autorité souple qu'elle vous reconnaît, vous la faites rire, vous devenez son frère, son partenaire de jeu, et, subrepticement, son enfant. (...) De là, viennent, parfois, des liens indéfectibles ». Freud lui-même faisait de ce dernier point la clef des mariages qui durent... Mais *l'enfant*, selon Sollers, semble avoir une acception particulière : il est celui qui perçoit les dessous de la vaste comédie sociale et de ses semblants phalliques, qui n'adhère pas aux trucages masculins, ni ne déroule le programme viril. L'enfant, au fond, est celui qui est encore capable de s'engouffrer dans la faille de ce système et de rejoindre un angle de vue *plus vrai et plus réel* : celui des femmes. Car elles, les vraies femmes, « *elles n'y croient pas* ».



C'est ainsi que chaque femme, qu'elle soit Muse inspiratrice ou puissance délétère, constitue pour Sollers une fenêtre sur un bout de réel. Ses portraits égrainés *croquent* en quelques mots « l'intensité poétique » des femmes qu'il a connues, tâchant d'atteindre ce qui fait la substance toujours *spéciale* d'une femme telle qu'il l'a expérimentée.

Inoubliables

Par Lilia Mahjoub



Dans un autre *Portraits de femmes*, signé de Sainte-Beuve, celui-ci mit en épigraphe ce dialogue inédit : « Avez-vous donc été femme, Monsieur, pour prétendre ainsi nous connaître ? — Non, Madame, je ne suis pas le devin Tirésias, je ne suis qu'un humble mortel qui vous a beaucoup aimées. »

La méthode de Sainte-Beuve, contre laquelle s'éleva Marcel Proust, lequel le qualifia de surcroît de « mauvais écrivain », consiste en ce que l'œuvre est inséparable de l'homme.

Les portraits que tire cet écrivain ne sont pas ceux de femmes qu'il aurait rencontrées ou aimées, mais de femmes qui appartiennent le plus souvent aux siècles antérieurs au sien.

Célèbres et admirées pour leur esprit et leurs écrits, Sainte-Beuve les « pourtrait » une à une, se gardant, ainsi qu'il l'écrit, d'« aborder cette question de la Femme en général (comme on dit aujourd'hui) ».

Philippe Sollers ne parle pas, lui non plus, de la Femme, mais de femmes qu'il a connues, de ses femmes, lit-on dans les articles de critique littéraire ces jours-ci. Le possessif ne saurait ici valoir que par ce qu'il en a écrit, car dans ce qu'il nous en donne à lire, il n'y a pas moins possessif que lui.

C'est un monde de femmes, toutes différentes, qu'il nous livre. Un véritable florilège. J'ai lu ce *Portraits de femmes* d'une traite, sous le charme.

Après-coup, je retiens l'enfant qui traverse ces *Portraits*. C'est un fil rouge ou un fil d'*Ariane*. Cet enfant est entouré de femmes qui l'aiment, l'entourent, lui parlent, l'ouvrent à la sensualité, font son éducation sentimentale. Et s'il devient homme, cet enfant ne disparaît pas pour autant. Les femmes qui suivront le découvriront.



Je ne peux m'empêcher de penser à ce que Lacan avançait à propos d'un autre enfant devenu écrivain. André Gide ne fut pas un enfant désiré, et lorsque l'occasion lui fut offerte d'occuper cette position, dans les bras de sa tante, il s'enfuit horrifié, « devenu à jamais et éternellement amoureux de ce même petit garçon caressé qu'il n'a pas voulu, lui, être. »¹

Si l'amour de ces femmes dure *toujours*, et Sollers nous dit à travers ces *Portraits* ce qu'il entend par ce *toujours*, c'est dû notamment à ce qu'un homme puisse continuer à être aimé comme un enfant.

Ces femmes sont dès lors inoubliables, et Sollers remarque à juste titre que ce n'est pas le cas de la critique qui, pour son livre *Femmes*, « s'était fixée sur les personnages masculins, assez reconnaissables, en passant complètement sous silence les héroïnes du récit, et elles sont nombreuses, souvent facilement identifiables. »²

Plutôt que de chercher la femme, c'est l'homme qu'on croit trouver.

« J'insiste, ajoute-t-il, sur cet effacement des femmes dont j'ai, chaque fois, fait minutieusement le portrait. La conséquence de cette oblitération est que je me demande parfois si j'ai vraiment vécu ce que j'ai vécu. » Effacer ces femmes, c'est donc aussi effacer quelque chose de cet homme, en le réduisant à un homme à femmes.

Qu'est-ce qui fait que ces femmes, et il faut bien dire cette fois les femmes en général, soient à ce point effacées, contournées, évitées voire non reconnues ?

Peu d'hommes les reconnaissent, préférant rester entre hommes, dans leur cénacle de valeurs et d'idées, parce qu'elles leur font peur.

Lacan proféra que La femme n'existait pas, tout en ajoutant qu'ils les reconnaissaient, mais pas toutes, car il n'en faisait pas un tout. Il y a du Lacan en Sollers ou du Sollers en Lacan.

Sollers les peint, sans tomber dans le sublime, il nous en livre la beauté, la photo³, nous en fait entendre la musique avec leur rire et leur voix⁴. Elles sont charnelles, et que l'on soit homme ou femme, l'écriture de Sollers nous les rend attrayantes voire *attractives*.

Car ce sont les vraies actrices du récit, au-delà de leur image.

Leur portrait vibre de cette substance féminine, insaisissable, telle que Cécilia Bartoli en parle à propos de Mozart, « [...] le seul musicien à avoir saisi toutes les variations de la substance féminine, colère, effusion, drôlerie, dissimulation, sublime, charme vénéneux, souffrance, pseudo-innocence, défi, douceur. »⁵

Notre auteur est aussi ce musicien, cet artiste qui embrasse la substance féminine, et l'atteint, et ce, sans comparaison aucune avec un Sainte-Beuve par trop académique.

¹ Lacan J., Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient, Paris, Seuil, Mai 1998, p. 260.

²Sollers P., *Portraits de femmes*, Paris, Flammarion, 2013, pp. 71-72.

³ *Ibid.*, p. 37 et p. 55.

⁴*Ibid.*, p. 43, p. 49 et p. 96.

⁵*Ibid.*, p. 65.

N'y a-t-il pas aussi à travers ces pages quelque chose d'autre qui court, et qui ne s'arrête point à l'enfant à travers l'homme, mais bien à un au-delà féminin qui concerne au plus près l'auteur de ces portraits ?

Ne cherchez pas la femme, elle est présente, non pas simple objet, mais bien plus encore, soit une vérité qui permet d' « écrire *la* femme sans avoir à barrer le *la* »⁶, ce que notre cher ami Sollers, fait avec talent. Cette femme est en lui, sort de sa plume, libérée. Philippe, prodigieux Tirésias de notre époque, aucune femme qui se reconnaîtra comme telle, au contraire de Héra, ne saura vous en tenir ombrage.



⁶Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 94.

Sollers, une forte médecine

Par François Leguil

Comme avec tous les livres qui ne sont pas encore sur tablette, on peut découvrir le dernier Sollers en jetant à la main son filet ici et là, pour parier d'abord sur le petit bonheur. Ce dimanche matin est le second du mois de janvier et celui de la manifestation contre le « mariage pour tous ». Ma pêche commence alors qu'à moins de cinquante mètres, le long de l'avenue d'Italie, passe une théorie sans fin d'autocars. Viennent-ils de Lyon, où le Primat des Gaules les a harangués ? Ils transportent la foule probable de celles et de ceux qu'étreint l'angoisse d'une époque qu'ils ne comprennent pas, accompagnés de l'inévitable cohorte des ronchons, des béjaunes et de quelques chaisières qui veulent accomplir sans rire l'exploit de persuader leurs contemporains que leurs motifs ne sont pas homophobes.

Venus de moins loin, ou déposés aux portes de Paris, d'autres marchent sur le trottoir, côté impair, en direction du nord (côté pair, le dimanche matin, avenue d'Italie, c'est le marché). Dans le froid relatif de la saison, quelques-uns déjà déploient le drapeau tricolore. Devant ce zèle patriotique que, sans s'exagérer, l'on peut juger parfaitement dévoyé, il faut bénir la chance d'un premier sondage qui fait espérer *in petto* que ces égarés bien décidés fileront jusqu'au Sacré-Cœur sans encombrer de leurs petites profanations très incultes les hauts lieux de la Ville aimée. Dans *Portraits de femmes*, c'est à la page 155, l'ultime, au dernier paragraphe précisément : « pensez quand même un instant en passant devant l'obélisque de Louxor, en érection place de la Concorde, ex-place Louis XV, à toutes les femmes sacrifiées de l'histoire ».



Contre le torpide et le pernicieux endémique des sottises inspirées, politiquement incorrect, Sollers est une forte médecine ; un magistère qui double

l'astringent par le tonique en mêlant l'anti-inflammatoire et le désinfectant. Ainsi, aux pages 126 et 129 : « en 1986, Marguerite Duras fait cette déclaration fracassante : « ce n'est pas seulement sexuel l'homosexualité, c'est beaucoup plus vaste que ça. Beaucoup plus terrible. Infernal... Dieu a décidé que l'inexpliqué de sa création ce serait ces deux choses-là : la mort et l'homosexualité »... Pauvre Dieu, pauvres homosexuels ! Comme s'ils étaient dans le coup de ce qui se trafique vraiment depuis des millénaires, à travers les femmes ! ».

Plus politiquement incorrect que ces *Portraits de femmes*, on imagine mal. Il n'y a pas que « la sorcière Duras » (p. 127) – affectueusement évoquée quelques lignes après, il est vrai – non plus que « l'Inquisiteur » (p. 127 ; sauf risque d'erreur, comprendre Blanchot) qui en prennent pour leur grade. La plume, ou le stylet, ne blesse pas ; elle égratigne et va des « opposants aux courses de taureaux » (p. 39), aux « professionnels des apparences » (p. 47), passant par Elsa Triolet (« je n'ai aucune sympathie », p. 58), le « clergé psychanalytique et universitaire » (p. 61), le 19^e siècle (p. 74), cette mièvrerie naturiste » qu'est *L'Amant de Lady Chatterley* (bien vu !, p. 76) , un « vieil indigné humaniste en train de se faire remettre une écharpe par le dalaï-lama » (p. 79 ; on ne le nommera pas, Philippe Sollers, le premier, reconnaîtrait que l'homme a servi les siens au-delà du courage). En bloc, maintenant : Houellebecq, Le Clézio, Modiano, ou ... « la raide Isabelle Huppert » (tout cela à la page 89). Brisons là !



Et pourtant ! , il y en a d'autres : « rien de plus pathétique qu'une femme qui s'accroche à un homme...c'est une dévote » (p. 112) ; ses « amis hétéros » : ils sont « jaloux » (p. 121) ; les « débutantes », assommantes et fastidieuses « Cunégondes » (p. 124). Enfin, pour faire bon poids : « la plupart des romanciers (qui) sont sinistres, le désastre sexuel des classes moyennes est à l'ordre du jour, les meilleurs (Philip Roth, par exemple) ont baissé les bras ou se complaisent dans une impasse de désespoir (p. 74-75).

Assez rosse parfois (cf. p. 94, « son » Picasso), drôle toujours, cruel jamais, on doit croire que Philippe Sollers ne publie pas pour régler ses comptes – il est un cas vraisemblable de forclusion du Nom du Ressentiment – mais pour admettre en avoir un et pour déclarer *urbi et orbi* que ce compte n'est pas réglable, parce qu'il est avec la multitude des « femmes miracles » (p. 117) qui le plongent dans la ferveur d'une dette

infinie : « en s'appuyant sur un violent sentiment contraire aux trous noirs », il s'agit de garder d'une main « le dernier vers sublime de *La Divine Comédie* , « l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles » et, de l'autre main, ne pas « souscrire à la formule finale du Faust de Goethe : « l'éternel féminin nous attire vers le haut » (parce qu') il n'y a plus de ciel ni de « haut », le paradis est ici, ou pas » (p. 107).

C'est déjà dit : *Portraits de femmes* est une médecine, capable de changer l'infidélité sexuelle en vertu généreuse, d'en faire le pouvoir radieux d'une décantation étudiée, néanmoins revendiquée sans chichi : l'homme « a ses diplômes de bordel, c'est bien suffisant » (p. 87).

Certes, on n'aura pas tort de considérer que tout cela est affaire de style, et que la pertinence de la thérapeutique morale qu'offre cette lecture salubre doit son effet



à la réelle profondeur d'un talent d'écriture qui parvient à mélanger le rogue et le tact, l'allusif et l'acéré, qui relève le défi de célébrer l'enchantement des féminités modernes comme on savait jadis les montrer aux murs des palais : « moi aussi je suis peintre ! La peinture a disparu, mais je la reprends à travers les mots... Voyez l'intensité poétique de cette poissonnière ou de cette musicienne, de cette philosophe ou de cette pharmacienne... de cette boulangère de génie... N'est-ce pas une exposition toute faite, à installer d'urgence à la Dogana de Venise » (p. 75). Les *Portraits* répondent d'avance à la discrète perfidie d'une question que, lecteur de haute race, Bernard Pivot pose dans *Le Journal du Dimanche* en le soupçonnant d'être gourmé dans la partialité de ses inclinations : « Sollers, une femme qui n'a lu ni Stendhal, ni Baudelaire, ni Proust, la considérez-vous comme une amante perfectible ? »¹

Dans une grande et belle ville de province, qui n'est pas Bordeaux, un collègue, cet automne, me rappelle une précieuse confidence d'Aragon qu'il cite de mémoire : « j'ai toujours tenu à être un scandale ». Confidence précieuse : vouloir être un scandale n'est pas se complaire à être scandaleux et suppose que l'on s'adonne bien moins aux facilités de la provocation qu'on ne se dévoue, jusqu'à l'effacement de soi, à incarner l'illustration d'un paradoxe. En dépit des apparences, une lecture plus attentive des *Portraits* saurait démontrer par l'argument que l'effacement de soi est un idéal sollersien. Exemple : « à un moment, on voulait, Julia et moi, écrire un livre à deux voix avec pour titre : *Le mariage considéré comme un des Beaux-Arts*, mais pourquoi se donner en modèles ? Le titre seul était bon. Pour le reste, sauf dans la fiction, la discrétion s'impose. Quelques lignes plus haut, à cette même page 111 : « pas de discussion possible, entre hommes et femmes, sur la « sexualité ». Opacité, réflexions

¹ Journal du Dimanche, 6 janvier 2013, p. 31.

générales, mais, surtout, silence. Arrangez-vous, la loi n'a rien à faire dans cette histoire ».

Paradoxe de ce livre et scandale de son politiquement incorrect, parce qu'on y devine une volonté proprement apostolique de se porter contre la décrépitude des liens modernes, non par un prêche sur les possibilités du bonheur - Sollers ne fait à personne l'injure d'y croire un instant – mais comme la course d'une yole dérivant sur l'amour des femmes. « D'une façon ou d'une autre, visible ou invisible, vous sacralisez quelqu'un dans son existence entière... Dans l'amour quoiqu'il arrive, même aux confins de l'horreur ou de la la défaite de la mort » (p. 63). à la troisième personne, non passant reprenant son dès son introduction : n'aura pas la stupidité de se donc athée ? Et non, le rôle convictions » (p. 13).



démence, vous touchez du doigt On comprend que, parlant de lui pas comme César, mais tel un parcours, il avertisse le lecteur « comme l'a dit quelqu'un, il déclarer antihumaniste. Il est est ingrat, et réclame des

Des convictions, oui, mais lesquelles ? Croisant le fer, il y a bien longtemps, contre le procureur Henri Guillemin, François Mauriac écrivait de l'auteur d'un célébrissime roman de sentiment que « ce libertin n'a jamais été indifférent à Dieu... (qu') il ne s'est jamais interrompu de le chercher »². Pensera-t-on cela de l'auteur des *Portraits* ? On s'interdira l'indélicatesse d'en poser même la question, préférant plutôt prendre la chose par un autre biais. Ami et solide auditeur du Docteur Lacan, Philippe Sollers ne refuserait sans doute pas de concevoir qu'il s'agit ici de ce que profile son écriture, soit d'une aisance de ton dont le secret est peut être cette « liberté, en tant qu'elle est précisément identique à la non-existence du rapport sexuel »³. A mille lieues, en tous cas, de « la liberté (qui) est une forme (de) la religion »⁴.

Sur ce point s'arrête notre investigation, parce qu'il ne nous est pas permis de croire que les joies d'aimer, leur apologie si talentueuse, puissent dans notre champ compenser la peine des infortunes régulières qui nous sont racontées. L'artiste, bien sûr, précède l'analyste. Lacan le note et nous le répétons à l'envie, sans trop nous lasser. Le brio de Sollers, ferme et gracieux, est trop beau pour que ne soit pas vraie la thèse qu'il soutient – une sotériologie de la différence des sexes, en quelque sorte. Hommes et femmes de peu de foi, nous pouvons douter de ses répercussions dans l'humilité de notre exercice. Cela n'empêche : lecteurs, il nous suffit de goûter à sa magie qui transforme le mystère des alcôves en splendide rose des vents.

² Mauriac (François), *Mémoires intérieures*, Flammarion, 1959, Le livre de Poche, 1966, p. 131- 132.

³ Lacan (Jacques), *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Le Séminaire, Livre 18, Ed. du Seuil, 2006, p. 74.

⁴ Chateaubriand, cité par Fumaroli (Marc), in Chateaubriand- Poésie et Terreur, Ed. de Fallois, 2003, p. 750

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **jacques-alain miller**, **eve miller-rose**, **anne poumellec**, **eric zuliani**

édition **cecile favreau**, **luc garcia**, **bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy**, **judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

▪traductions **chantal bonneau** (espagnol) **maria do carmo dias batista** (lacan quotidien au brésil)

▪designers **viktor&william francboizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francboizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis

▫ responsables : dominique holvöet et florencia shanahan

• EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •